

—Le diable m'emporte s'il n'est pas en train de se peindre un nez de pochard ! se disait Bourguignon. Oui, va, mets-toi des tartines de couleur sur la peau, tu n'arriveras jamais à changer tes yeux, animal !... et je les connais... ainsi que ton front, que je vois maintenant bien à découvert... Saperjou ! saperjou ! comme jurait M. de Saint-Dutasse, est ce que je suis devenu bête ou vieillissant ?

Satisfait sans doute des soins donnés à son visage, le mystérieux personnage se récoiffa de sa casquette, après avoir repoussé la glace et le pinceau à l'angle de la table, il se mit à examiner avec une extrême attention un objet de mince volume qu'il tenait délicatement entre deux doigts comme s'il craignait de l'écraser.

—C'est mou et brun... est-ce un cosmétique ? se demanda d'abord l'observateur.

A ce moment, pour mieux le voir en ses détails, l'inconnu approcha l'objet de la lumière et Bourguignon, en reconnaissant ce que regardait son homme, se releva tout surpris.

—Oh ! oh ! fit-il, mais c'est une cire molle sur laquelle il a bel et bien l'empreinte d'une serrure.

Cette fois il n'eut pas le temps de se remettre à son poste d'observation, car le bruit de la chaise déplacée lui annonça que l'autre quittait la table et qu'il allait sans doute partir. En cinq secondes, le valet eut atteint l'escalier et regagné la porte de son appartement, derrière laquelle il se tint aux écoutes, après l'avoir doucement refermée.

—Le voilà qui décampe, se dit-il en entendant le pas du locataire qui, descendu à son tour, arrivait sur le carré en assourdissant autant que possible sa marche.

La nuit était venue. La bande lumineuse du bas de la porte qui, une première fois, avait trahi l'inconnu, ne pouvait plus maintenant déceler sa présence. Mais en dépit de l'âge, l'oreille était restée bonne chez Bourguignon. Si légèrement qu'eût marché le faux barbu, le vieillard avait entendu qu'en passant devant la porte, il avait fait une très courte station.

—Bon, se dit-il, le voilà qui, crainte d'erreur, prend une seconde empreinte de la serrure.

Et, en même temps qu'il écoutait s'éloigner l'ennemi, il remit ses chaussures en murmurant :

—Un gaillard qui porte fausse barbe et s'occupe ainsi des serrures des autres ne doit être qu'un voleur.

Mais cette conclusion ne lui parut sans doute pas assez satisfaisante, car, après un petit temps de réflexion, il se reprit en disant :

—Qu'un voleur... ou un mouchard !

Tout en cherchant encore où il avait vu déjà le regard du locataire, il rentra au salon dans lequel l'attendait toujours M. de Valnac.

—D'où viens-tu donc ? Avais-tu oublié que tu me dois la suite de l'histoire de la Bédache ? s'écria François en le voyant apparaître.

Le vieillard secoua gravement la tête.

—Oh ! fit-il, je crois que le moment est passé de conter des histoires. Si je vous avais entamé celle des Faustol, c'était dans l'intérêt de Mme Jozères.

—Eh bien ! es-tu donc perdu tes bonnes dispositions en faveur de Léontine ?

—Non, mais l'heure n'est plus de parler, il faut agir... Je fais un danger... D'où vient-il ? Je ne saurais le dire.

Puis, saisi d'une soudaine fureur :

—Si, si, gronda-t-il, si, je sais d'où il vient... c'est, à coup sûr, de la stupidité orgueilleuse de ce Paul Avril qui, au lieu d'obéir, aura voulu encore agir de son chef... Malheur à lui si j'ai deviné juste !

Après avoir consulté du regard la pendule, Bourguignon continua :

—Qu'a-t-il fait, l'imbécile ! depuis ce matin qu'il est parti ? Quelle sottise l'a poussé chez Mme de Jozères, où je lui avais défendu de mettre le pied ?... Quels sont ces événements, passés après son départ, dont veut parler Mme d'Armangis ?

—Ma sœur ? fit de Valnac.

—Oui. Savez-vous qu'elle soit allée aujourd'hui chez Léontine ?

—Sans doute. C'est devant la demeure des de Jozères que ma sœur est descendue de ce fiacre qui nous a ramenés de Olichy-sous-Bois.

—Eh bien, il a dû se produire chez Léontine quelque fait grave dont Mme d'Armangis avait tellement hâte d'avertir Avril qu'elle est venue le relancer ici.

—Es-tu bien certain que ce soit Berthe ?

—Ne m'avez-vous pas dit que ce jeune homme avait laissé entre les mains de votre sœur le calepin rouge de M. de Saint-Dutasse.

—Oui, un manuscrit indéchiffable.

—La dame qui s'est présentée en bas a laissé, en guise de carte, ce feuillet arraché.

Et Bourguignon fouilla dans sa poche pour en tirer la page du carnet que Mathis lui avait remise. En tendant le papier à M. de Valnac, son regard se fixa sur les lignes tracées et, malgré son anxieuse préoccupation, un sourire apparut sur ses lèvres après cette lecture.

—C'est à croire que votre sœur a fini par comprendre le grimoire de mon défunt maître, dit-il.

—Pourquoi ?

—Parce qu'elle a précisément arraché du livre la page qui la compromet le plus.

Le regard effrayé du comte se fixa sur ce feuillet que nous demanderons à nos lecteurs la permission de leur transcrire :

G, d4 G5b3a2ff 5pp2ch53t t21j21s, 65ch5nt v4s c4tt4 2b4 bl5och4 q14 l5 c28t4ss4 5v53t 63s4 t21t 4xp4s p21 v4n3 5 c4 1nd4zv21s 5f3a q14 s2n 4p21x l5 d4e21v3t 6341x d5us l'26b4 d4 l5 n13t.

Q15nd l4 lss4 n4 flt plls q1'5 t4nt4-p5s d1 t53ll3s 21 3ls s4 t4n534nt, 65d564 d4 G5b3a2ff 61615 51 65lh4141x d'565ng3s :

—J4 t'5164 4t j4 d4t4st4 c4t h2664...653s, t5nt q1'3l s45 v3v5nt, j4 n4 p13s t'5pp5t4s3.

4t, 4n 6464 t46ps, 4ll4 l13 gl3s-5 d5ns l5 653n l4 c21t45 d1 g5j4-oh5s4.

—Je renonce à trouver la clef de ces mystérieuses lignes, s'écria François après un long et inutile effort.

—Elle est pourtant bien simple.

—Consentirais-tu à me la faire connaître ?

—Pourquoi pas ? dit Bourguignon. En redemandant à votre sœur le carnet de M. de Saint-Dutasse, vous y pourrez lire la suite de l'histoire de Faustol et de Françoise Bédache, veuve Pillois.

Après avoir laissé à M. de Valnac le temps d'essayer encore de trouver le secret du manuscrit, le valet reprit :